

**Laurent
Sagalovitsch**

**Un juif
en cavale**

roman

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Temporairement revenu des angoisses d’un exil complètement à l’Ouest sous le ciel mauve de Vancouver (*Loin de quoi ?*) et miraculeusement réchappé d’une rocambolesque prise d’otages parisienne (*La Métaphysique du hors-jeu*), le “juif impossible” Simon Sagalovitsch atterrit à Tel-Aviv où l’attend sa pire épreuve : vivre parmi les siens.

Pessimisme et mauvaise foi en bandoulière, Monika (sa sémillante Batave) au bras, notre sombre héros aborde les rivages de la maturité en se confrontant aux contradictions de la Terre promise – qui valent bien les siennes. Trimballant son atavique mélancolie, son single malt et ses anxiolytiques sur les plages alanguies de Jaffa, le voilà qui contre toute attente cède aux charmes de l’improbable *dolce vita* israélienne, bon voisinage et honnête football amateur, et renoue le dialogue, non seulement avec son prochain, mais aussi avec l’Autre Empoté dont l’assourdissant silence pendant la Shoah n’a pourtant jamais cessé de le hanter.

Dernier round bravache et doux-amer où Sagalovitsch (auteur et personnage) laisse affleurer sa récalcitrante tendresse pour ses frères humains, *Un juif en cavale* a le goût unique des adieux annoncés, des joies tristes et des blessures apprivoisées. Et l’élégance des comédies désinvoltées. Drôle et fatal.

LAURENT SAGALOVITSCH

Laurent Sagalovitsch publie son œuvre romanesque chez Actes Sud : Dade City (1996) et La Canne de Virginia (1998). Un juif en cavale clôt la trilogie commencée avec Loin de quoi ? (2005) et La Métaphysique du hors-jeu (2011).

DU MÊME AUTEUR

DADE CITY, Actes Sud, 1996 ; Babel n° 1157.

LA CANNE DE VIRGINIA, Actes Sud, 1998 ; Babel n° 601.

LOIN DE QUOI ?, Actes Sud, 2005 ; Babel n° 758

LA MÉTAPHYSIQUE DU HORS-JEU, Actes Sud, 2011.

© ACTES SUD, 2013
ISBN 978-2-330-01730-9

LAURENT SAGALOVITSCH

Un juif en cavale

roman

ACTES SUD

*À Céline
et à Woody the Cat.*

J'ai pensé Rio de Janeiro, j'ai pensé Naples, j'ai pensé porte de Bagnolet, mais quand j'ai aperçu de l'autre côté de la rue ce qui semblait être un vieil Arabe fumant le narguilé sur une chaise défoncée, devant une officine, qui en lettres scintillantes, proclamait en anglais qu'elle était ouverte vingt-quatre heures sur vingt-quatre et vantait sur une pancarte géante les atouts remarquables d'une marque de houmous, j'ai su que, pas de doute, cette fois j'étais revenu au bled. L'Arabe m'a salué de la main, tout en m'invitant de la tête à venir le rejoindre, en me désignant du menton une cafetière qui fumait à petite vapeur sur un reposoir de fortune campé juste devant lui. Je suis allé farfouiller dans la penderie, à la recherche d'une paire de sandalettes que j'ai fini par dénicher sous un amas de strings léopards et je l'ai rejoint.

Alors c'est toi le Français?

Seulement de la première génération.

Je t'ai vu à la télé l'autre nuit. Avec ta femme.

Ce n'est pas ma femme.

Ils disaient que c'était ta femme.

Ce n'est pas ma femme.

Comme tu veux. Café?

Je veux bien.

Le café était brûlant.

Tu vas être bien ici, tu vas voir. Personne ne va venir t'embêter. Ici, les gens ont peur maintenant de parler avec des gens comme vous. C'est triste mais c'est comme ça.

Pourquoi ils ont peur de parler avec des Français ?

Il m'a souri.

À la télé, ils l'ont dit que t'étais un peu spécial, et il a fait toupiller son doigt tout desséché sur son vieux front ridé.

J'ai souri à mon tour.

Mischuge?

Chez nous on dit *ahbal* mais oui c'est pareil. Au fait je m'appelle Moncef.

Simon.

Oui ça je sais déjà.

Qu'est-ce qu'ils ont dit encore à la télé ?

Que t'avais cambriolé leur ambassade, que t'étais un espion, que tu complotais contre ton pays, que t'avais des problèmes dans ta tête mais ta mère elle a dit que t'étais un gentil garçon.

Ma mère ?

Oui ta mère.

T'as vu ma mère à la télé ?

Oui. Avec ton père mais lui il a rien dit.

Lorsque les paroles de Moncef ont fini par allumer les lampions de ma conscience jusqu'alors somnolente, que les pensées se sont frayé un chemin jusqu'au centre de commandement, où siégeait l'espèce de demeuré de trou du cul de caporal vaniteux à la petite semaine qui veillait sur mes intérêts et, du fin fond de sa retraite, dictait mes sentiments de pauvre petit juif écrasé d'angoisse, cela a été comme si d'un seul coup d'un seul, on m'avait branché en

prise directe sur le défibrillateur général du Val-de-Grâce : ma tasse de café a eu des désirs d'indépendance et s'en est allée se fracasser net sur le trottoir, mon cœur, palpitant comme un poulpe pris d'une soudaine crise de tétanie, a pris d'assaut ma gorge, mon sang jusqu'ici congelé s'est mis à circuler à la vitesse d'un coup franc supersonique tiré par un Rainer Bonhof de gala, mes jambes, cramoisies de tremblement et de stupeur mêlés, se sont senties nostalgiques des années folles et ont eu des envies furieuses de danser le charleston, mes genoux se sont surpris à se métamorphoser en des castagnettes andalouses, mes pieds ont martelé *La Java de Broadway*, mes mains ont supplié à genoux la maudite Mathilde de faire demi-tour et de retourner chez sa mère, mes yeux ont chaviré comme des soleils crachés dans le son déchiré d'un accordéon rance, ma bouche a eu des spasmes dignes d'un espadon jeté sur le ponton mouillé d'un navire de pêche au large de l'Écosse, mes dents, du fond de leur solitude glacée, se sont roulé des pelles à coups de bridges tressautant, ma langue a subi les ravages foudroyants d'un coup de sirocco venu du fin fond du désert de mes amygdales desséchées, mes narines se sont prises pour les écouteilles d'un sous-marin nucléaire en pleine remontée vers les eaux glacées de l'Antarctique, tu vas bien, le Français ? de quoi ? tu es tout pâle, tu veux un verre d'eau, je l'ai regardé comme s'il avait endossé les habits d'un procureur dépêché par la Justice Éternelle pour représenter ses intérêts sur terre, assieds-toi mon ami, je vais te chercher un verre d'eau-de-vie, je ne me suis pas assis, je suis resté debout comme si je m'étais pétrifié en une statue de sel, je tâchais de me ressaisir et de réfléchir, réfléchis Simon bon sang, réfléchis triple buse que tu es, réfléchis un peu, appelle

tes parents, appelle-les, tu ne sais pas où je pourrais téléphoner l'ami, téléphoner oui bien sûr, viens à la maison, c'est juste ici, au-dessus de la boutique, je vis seul tu sais, ma femme est morte l'année dernière et mes enfants ils sont grands maintenant, ils étudient en Amérique, voilà installe-toi sur ce fauteuil, je t'apporte le téléphone tout de suite et ton verre d'eau-de-vie, je dois appeler mes parents, je comprends, je payerai, ne t'en fais pas pour ça, pour l'Europe, tu composes le 00 d'abord, tiens bois, tu vas voir, c'est de l'alcool de figue que fabrique mon neveu ; c'était bon, c'était frais, c'était fort, prends un autre, si tu as besoin d'autre chose, je suis en bas à la boutique, n'hésite pas, si tu as besoin de moi, tu as juste à taper du pied contre le plancher, c'est ce que faisait ma femme pour m'avertir quand le dîner était prêt, le numéro de mes parents je ne m'en souviens plus, ce n'est pas grave ça m'arrive parfois aussi, je veux appeler mes enfants et pas moyen de me rappeler leur numéro, attends je vais chercher sur l'internet, quoi qu'est-ce que tu croyais, qu'un vieil Arabe comme moi ça ne savait pas se servir de l'internet, le premier, de tout le quartier, l'internet c'est moi qui l'ai eu, voilà j'ai la connexion, cherche dans Google pages blanches France tu veux bien, comment tu dis, pages blanches France, attends tu vas trop vite, j'ai plus les yeux comme avant, voilà la page elle arrive, il faut remplir des cases, le prénom de ton père tu t'en souviens au moins, Georges, Gregor ? non Georges, g-e-o-r-g-e-s Sagalovitsch, s-a-g-a-l-o-v-i-t-s-c-h, saga comment, Sagalovitsch, s-a-g-a-l-o-v-i-t-s-c-h, à Paris, c'est bon ? oui c'est bon il est en train de chercher, prends un autre verre en attendant, il est lent comme pas possible cet ordinateur, je dois le changer, tu sais, mon

fil, il étudie l'informatique là-bas, il est très intelligent, plus que son père en tout cas, ma fille elle, elle veut devenir docteur, ils vivent dans le Connecticut, tu connais le Connecticut, toi? moi je peux pas y aller, j'ai pas le droit, j'ai pas le bon visa, pourtant tu sais moi aussi je suis israélien, c'est pas normal ça mais chaque fois que je leur fais une demande là-bas à l'ambassade, ils me disent que non, c'est pas possible monsieur, une autre fois peut-être, ils pensent quoi, que je vais leur faire sauter un avion, moi je veux juste voir mes enfants, c'est quoi ce monde dans lequel on vit, ils sont tous devenus fous je te jure, ah voilà il a trouvé, je vais te le noter, tiens, n'oublie pas le 00 d'abord? d'accord, de mes mains tremblotantes, j'ai composé le numéro que Moncef m'avait inscrit sur un petit bout de papier, les sonneries se sont répercutées comme si elles jouaient au ping-pong entre elles, je me suis imaginé le téléphone résonnant dans leur appartement, le vieux téléphone posé près de l'entrée, sur un guéridon d'un autre temps, sous nos portraits, celui de Daniel*, grand sourire éclatant de maman je t'aime, Judith*, la mine renfrognée et chafouine, moi, mine impassible, regard vitreux, attitude moqueuse, maman qui enfle sa robe de chambre, sort dans le couloir, allume la lumière,

Allô maman?

Oui.

C'est Simon, ton fils. Ça va?

Ça va.

J'ai raccroché.

J'avais dû me tromper de numéro.

* Daniel et Judith sont respectivement le frère et la sœur de Simon Sagalovitsch (voir *Loïn de quoi?* et *La Métaphysique du hors-jeu*).

De nos premiers jours passés en Terre promise, je garde un souvenir très diffus et pour le moins confus. Par mesure de sécurité, après nos exploits parisiens et notre exfiltration expéditive du territoire national, on nous claquemura à triple tour Monika et moi, enfin surtout moi, Monika bénéficiant d'un traitement spécial réservé aux repenties reconverties dans l'auto-détroussage de leur chemisier, dans une chambre d'hôtel cinq fois plus spacieuse que la cahute que j'avais squattée jusqu'alors avec Judith à mon retour de Vancouver, au tout dernier étage d'un palace bunkerisé, jeté comme une tour infernale sur les rives ensoleillées de la baie enchanteresse de Tel-Aviv, baignée par une Méditerranée de carte postale barbotant à l'infini dans son bain de couleur bleu-violet teintée de vert rubis, avec interdiction formelle d'en sortir, une chambre qui, à son apogée, vu son aspect spartiate et grandiloquent, avait dû recueillir Adolf Eichmann et toute sa clique d'avocats véreux à la veille de son procès juste avant qu'il soit conduit au tribunal et condamné à la peine capitale pour ne pas s'être rendu compte à temps qu'il avait juste omis de fermer le robinet du gaz.

La suite était comme dénudée, cadénassée, désencombrée, vitrages vitrifiés, vitres vissées, terrasse barbelée, télé sans antenne, radio sans ondes, cuisine sans couverts, téléphone sans cordon, ordinateur sans disque dur, et au milieu de cette superficie toute versaillaise plastronnait en toute quiétude un lit assez extravagant dans ses largeurs pour accueillir sans broncher une flopée de touristes enjuivés ou christianisés venus voir à quoi ressemblait cette drôle de cité balnéaire où de temps à autre, lorsque l'ennui les gagnait, des terroristes en grenades courtes venaient valider leur ticket pour le paradis en s'explosant la tronche au détour d'une avenue bien grouillante d'une populace affairée à marchander avec le couillonant estivant de passage.

D'ailleurs, pour prévenir toute tentative d'évasion ou de rébellion, une escouade de gardes armés avaient pris leurs quartiers dans le couloir de l'hôtel et passaient leurs journées à décortiquer à une vitesse ahurissante des graines de tournesol qu'ils recrachaient aussitôt la petite graine à peine défloquée, transformant la moquette mollassonne de l'étage en un tapis sanglant de chiures gris et blanc, tout en jouant des heures entières aux cartes ou au backgammon ou les deux à fois en s'invectivant dans une langue qui ne pouvait être que cet hébreu de misère que sans me demander mon avis des esprits plus ou moins bien intentionnés m'avaient forcé à ingurgiter à coups de leçons particulières expédiées tous les mardis soir par un apprenti rabbin, histoire que je puisse le dégueuler du haut du prétoire le jour de ma bar-mitsvah et que depuis je n'avais plus jamais postillonné ou alors un simple amen crachoté du bout des lèvres lors de cérémonies protocolaires.

Je ne sais pas comment Monika s'employa ou plutôt je le sais trop mais elle finit par obtenir l'autorisation de quitter notre camp retranché, toujours sous escorte et avec la promesse de revenir tous les soirs me rejoindre.

Du coup, désœuvré comme jamais, ma principale et seule activité consista à rendre visite à heures régulières au minibar – dernier vestige de la supposée splendeur d'autrefois de la suite royale – et de convoquer dans la foulée le service d'étage pour le réapprovisionner aussi sec en mignonnettes en tout genre que je m'empressais d'ingurgiter sans me soucier de la marque du whisky proposé ni même m'attarder sur la question de savoir si un rabbin alcoolique avait pris le soin de le cashériser ou pas.

Parfois Monika disparaissait dès l'aube, se faufilait hors du lit, m'embrassait à pleine bouche au point de manquer de m'étouffer et, saisissant à pleine main ma queue ensommeillée, la révérait avec une ferveur inouïe avant de filer sous la douche, d'en ressortir habillée comme une harpie s'en allant assister à un concert des Doors à Venice Beach un soir d'octobre 1966 puis d'être prise en charge, à sept heures trente tapantes, par un impressionnant service de sécurité, trois molosses en costard cravate au sourire aussi avenant que celui de Louis Van Gaal sur son banc de touche un soir de victoire.

Elle ne réapparaissait qu'à la nuit tombée, toujours aussi pimpante et gaillarde, les bras chargés de mystérieux paquets, arborant chaque fois une coiffure différente, et quand je lui demandais comment s'était passée sa journée, où elle était allée, qui elle avait rencontré, à quoi ressemblait la ville, si elle avait croisé des Arabes, des vrais, ce qu'on allait devenir,

les parents s'étaient-ils manifestés et si de Judith elle avait des nouvelles, Daniel avait-il affrété un jet pour venir nous récupérer, savait-elle au moins si Saint-Étienne avait battu Sochaux, si elle avait bien pensé à s'arrêter à la pharmacie pour me ravitailler en boîtes de Témesta et autres expédients chimiques de première nécessité, elle se contentait de porter un doigt à ses lèvres avant de se jeter sur moi comme une diablesse en furie, de m'arracher avec une sauvagerie insensée le peignoir de bain blanc que je ne quittais plus de la journée, m'imaginant le destin d'un dernier nabab, une sorte de Gatsby circoncis, et de me violer comme si le sort de la planète en dépendait ; d'un coup sec et tranchant, elle se plantait sur moi, prenait racine et me harponnait avec une force surnaturelle, arrivant même à me garder – par la grâce d'un jeu de mouvement du bassin à rendre jalouse n'importe quelle gymnaste roumaine – dur comme de l'acier trempé et ce pourtant bien après que j'eus déchargé ma cargaison plus ou moins fournie de stupre : c'est bien simple je n'avais rien à faire comme si je passais ma nuit à pointer au pôle emploi de l'avenue René-Coty, je ressemblais à un retraité scandinave qui recevrait la visite d'une aide médicale sexualisée, je me contentais de la regarder coulisser en cadence sur mon étendard dardant son dard, jouant juste au passage avec ses seins qui ressemblaient à des obus miniatures de la Première Guerre mondiale retrouvés par hasard ou par erreur dans la banlieue de Brest ; elle psalmodiait un mélange de hollandais, d'hébreu, de français, d'anglais, un idiome qu'elle seule comprenait ; de guerre lasse je finissais par m'endormir en elle – en pure perte : au beau milieu de la nuit, elle repartait à la recherche

du temps perdu, ce n'était plus de l'amour, c'était une ode à la luxure la plus échevelée, un condensé de fornication à la chaîne, un long métrage destiné à satisfaire les besoins jamais rassasiés de prisonniers enfermés entre les quatre murs d'un pénitencier.

Ce n'est pas que je m'ennuyais.

Sitôt Monika envolée, je m'installais dans un grand transat face à la mer et contemplais avec un ravissement béat le spectacle de la baie constamment ensoleillée, les vastes étendues de sable fin, l'azur infini d'un ciel étendu comme une promesse de paradis perpétuel. Le long de la promenade ponctuée tous les dix mètres par des colonies de palmiers en pleine floraison, j'apercevais de loin des tripotées de cyclistes paresseux moulinant dans le vide, plus occupés à mater les jupettes des filles aux jambes dorées et à se retourner sur des demoiselles de passage qu'à pédaler avec force, adoptant un rythme tout oriental, un coup de pédalier suivi d'une respiration de cinq minutes qui aurait rendu incrédule de rage et de trépignement impatient tout cycliste natif de Vancouver.

Le matin, dans la brume suspendue comme un linceul amical au-dessus des eaux endormies, la plage était comme déserte. Des bandes de retraités s'affairaient avec leurs cannes à fouiller le sable à la recherche de leurs dentiers argentés égarés la veille lors d'une dispute familiale avec leur belle-fille venue de Russie, des chiens vagabondaient à leur côté, des plagistes s'affairaient à dresser le plan de table de la plage. Vers onze heures les premiers touristes dégringolaient des hôtels postés comme des sentinelles tout au long de la baie et s'affalaient tels des mollusques ventripotents sur des transats

alignés en rang d'oignons face à la mer, attendant qu'un serveur pas plus pressé que cela vienne leur apporter un rafraîchissement bien frappé, chanson de geste qui ne manquait pas de m'amener à m'arracher à la contemplation de cette séquence de vie rêvée sponsorisée par l'office du tourisme israélien pour fourrager dans le minibar réapprovisionné en douce pendant la nuit par une maraude du Mossad, si bien que lorsqu'un militaire déguisé en garçon d'étage me déposait brusquement ma ration de midi, une simple collation composée de houmous, d'une salade de chou rouge et d'un morceau de pita, j'étais déjà dans un état second, pas ivre pour un sou mais juste assez en forme pour m'essayer à entamer la conversation avec mon garde-chiourme, alors mon gars ça gaze à Gaza ?

Mais bon, soit il ne comprenait pas l'anglais, soit il ne comprenait pas *mon* anglais, soit ordre lui avait été donné de la fermer et de ne pas pactiser avec ce drôle d'oiseau dont on ne savait pas encore grand-chose si ce n'est qu'il buvait comme un Polonais – comparaison, je puis le comprendre, susceptible d'amener toute personne sensée et consciente des enjeux de civilisation à refuser d'engager sur-le-champ toute billevesée avec cet ennemi irréductible du genre humain.

Puis la journée filait, l'après-midi voyait affluer des touristes ou alors des habitants de la ville : du haut de mon mirador doré d'où je les surveillais j'avais encore un peu de mal à opérer la distinction, d'ailleurs à quoi pouvaient-ils bien ressembler les habitants de Tel-Aviv, hein ? À des joueurs de jokari en kippa ? À des religieux messianisés transportant leurs pique-niques dans des taliths chouravés à la synagogue du

quartier? À des Arabes désorientés jouant à cache-cache avec les forces de sécurité? Qu'est-ce que je pouvais en savoir d'ailleurs, je n'avais encore jamais foutu les pieds en Israël, personne dans la famille n'avait risqué de se confronter à ce voyage dans les souterrains de notre passé revisité et à revenir nous conter ses aventures au pays de lait et de miel promis à Abraham par l'Autre Empoté un jour de beuverie métaphysique, les seules images qui me scalpaient le cerveau étaient celles de l'esplanade de la Paix où Rabin avait croisé son destin de martyr, ou alors celles de Charles Enderlin, ce sosie songeur singeur de Woody Allen, envoyé permanent de la télévision française d'État, toujours réveillé à l'heure de la sieste pour être dépêché sur les lieux d'un attentat sanglant et nous contant à longueur d'années, en perpétuel bras de chemise, le carnaval sanglant des attentats à répétition et des ripostes plus ou moins mesurées conduites par Tsahal.

Lorsque Monika revenait de ses emplettes, le soleil, rouge d'un plaisir assumé et déclamé à la surface de l'eau flamboyante de mille feux, s'amusait à rebondir à petits sauts alertes sur les crêtes ensanglantées des vagues joueuses tandis que sur la plage reposée, des mères de famille sifflaient la fin de la récréation à leurs marmailles s'égayant encore dans le sable humide, les parasols étaient rangés, les transats remisés, les serviettes repliées, laissant place nette à des bandes de jeunes gens, accourus des rues environnantes, cigarettes aux lèvres, iPod aux oreilles, draps de bain jetés sur l'épaule, qui colonisaient les bars alanguis au bord de l'eau, riant aux éclats, s'aspergeant d'eau, se pourchassant jusque dans la mer, spectacle déconcertant d'une jeunesse insouciant

qui ne manquait pas de m'interpeller au plus haut point : mais où donc enfin avais-je bien pu atterrir ? En quelque Disneyland métamorphosé en Yiddishland ? Au carnaval de Rio ? Au Puy du Fou ? Quoi ? Se pouvait-il que ce fût cela Israël, ce pays prétendument en guerre, cette terre pleine de bruit et de fureur, ce territoire à feu et à sang, c'était cela ce désert peuplé de douze tribus sanguinaires ? Ou bien alors, sans que personne ne m'ait prévenu, en catimini, dans les sous-sols capitonnés d'une nordique capitale européenne, la paix avait été signée entre tous les pays de la terre, *shalom*, *salamalekoum* viens dans mes bras mon frère, tu m'as tellement manqué, où étais-tu passé durant tous ces siècles, le fichu problème palestinien auquel plus personne ne comprenait rien n'avait plus de raison d'être, les territoires d'être libérés, les colonies décolonisées, les Nations unies désantisémisées et les juifs dédiabolisés ?

Puis Monika me happait par le revers de mon peignoir, m'entraînait vers le lit et l'on basculait dans la nuit jeune et tendre de nos retrouvailles joyeusement emmêlées.